

# Cemetery of Splendour

## Du réel, conduis-moi vers l'irréel

Anne-Christine Loranger

Number 301, March 2016

Cemetery of Splendour

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82394ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Loranger, A.-C. (2016). Cemetery of Splendour : du réel, conduis-moi vers l'irréel. *Séquences : la revue de cinéma*, (301), 4–5.

# Cemetery of Splendour

Du réel, conduis-moi vers l'irréel



Les adeptes de **Matrix** se souviennent de la chanson finale de la trilogie, intitulée Neodammerung, référence à l'opéra Götterdämmerung (Le Crépuscule des Dieux) de Wagner. Les mordus en connaissent les premières paroles en sanskrit : « asato m sad gamaya ». Les adoreurs finis savent que cette ligne est tirée du Brihadaranyaka Upanishad, texte hindou sacré formant le corpus du Yajur Veda. Et les tout à fait enragés vous en réciteront la signification : « de l'irréel, conduis-moi au réel ». Tout cela pour dire que **Cemetery of Splendour** d'Apichatpong Weerasethakul accomplit l'effet inverse : il nous conduit du réel vers l'irréel. De l'anti-Matrix, en somme. Et ô combien !

ANNE-CHRISTINE LORANGER

Apichatpong Weerasethakul doit être le seul réalisateur au monde à pouvoir endormir son public sur une scène de fellation. Non que ses films soient inintéressants : au contraire l'humour, le surnaturel et le sexe – de même que des paysages de rêve – y sont toujours au rendez-vous. Mais ils sont traités avec une candeur d'une innocence telle qu'elle renvoie à la plus simple et à la plus ordinaire. La qualité hypnotique des films de ce réalisateur thaïlandais, leur magie même, tient au fait que les moments généralement traités par le cinéma dans un branle-bas de combat d'images et d'effets sonores passent dans le champ de sa caméra dans une simplicité cinématographique quasi totale. Il en résulte une impression de quotidienneté, le spectateur demeurant à peine étonné – et pas du tout choqué, de ce qu'il voit. Une scène de masturbation en gros plan ? Tiens... (*Blissfully yours*, 2002). L'amant de ce type s'est transformé en tigre ? Ah bon... (*Tropical Malady*, 2004) Cette jeune fille s'est fait violer, encore enfant, par son employeur ? — Certes, mais racontez-nous plutôt une histoire... (*Mysterious Object at Noon*, 2000). La palme est (littéralement) revenue à *Oncle Boonmee (celui qui se souvient de ses vies antérieures)*, 2010, où un poisson-chat effectue, sans façon, un cunnilingus sur une princesse défigurée. Ah ouais...

Dans un hôpital, des soldats frappés d'une mystérieuse narcolepsie s'endorment à tout bout de champ. Jenjira, une

femme âgée à la jambe plus courte que l'autre, s'attache à l'un d'eux ; elle le visite, le masse, lui fait la lecture. Un lien se tisse entre elle et lui alors que les pensées du soldat endormi lui deviennent perceptibles. Jenjira apprendra que l'hôpital est bâti sur un cimetière d'anciens rois thaïlandais et que ces derniers tirent l'énergie vitale des soldats pour continuer à guerroyer. Keng, une spirite qui communique les messages des soldats endormis à leur famille, offre à Jenjira de servir de médium entre elle et le soldat, lui permettant ainsi de visiter le palais des rois guerriers. Cette promenade donnera lieu à un geste de guérison physique et psychique aussi grotesque qu'intime.

Le naturel et le surnaturel s'interpénètrent en un mouvement continu, vague de fond qui redessine la carte de l'expérience humaine.

Mélopée sur la fragile tendresse du monde, *Cemetery of Splendour* fait écho aux autres films de Weerasethakul ; tirage décalé, changement de cap en milieu de film et sensualité hypnotique de l'image. La nature reste omniprésente, même s'il s'agit d'une nature plus urbanisée que la jungle foisonnante de *Blissfully Yours*, *Tropical Malady* et *Oncle Boonmee*. Le

Photo : Frappé d'une mystérieuse narcolepsie



film renvoie surtout au milieu hospitalier de **Syndrome and A Century** (2006), une histoire évoquant sur les parents de Weerasethakul, tous deux médecins, qui travaillaient dans un hôpital situé dans la région de Khon Kaen où le cinéaste a grandi et où il a tourné presque tous ses films. Souvenirs d'une enfance passée au milieu de patients endormis, de familles en visite et de visiteurs bénévoles, ce cimetière hypnotique pourrait aisément être pris comme une *hallucination* spirite-bouddhiste, mélancolique à souhait. Ce serait sans comprendre la métaphore d'un pays paralysé par les coups d'État militaires, la dictature, la censure. Car **Cemetery of Splendour** est aussi là : les fantômes de Weerasethakul sont ceux d'un peuple hanté par son passé et d'une répression qui sape l'énergie spirituelle dont il aurait besoin pour se rebâtir. « Durant la junte militaire, les hommes opposés au régime s'enfuyaient dans la forêt de Khon Kaen », explique Weerasethakul en entrevue. « Ils revenaient de nuit pour voir leur famille et étaient nourris en secret par leurs femmes. Certains ne sont jamais revenus. La forêt de Khon Kaen est hantée par la mémoire, par leurs fantômes dont personne ne parle. » Rompant avec ses habitudes, le cinéaste a tourné avec Diego Garcia, son caméraman habituel, Sayombhu Mukdeeprom ayant été dévoyé par Michel Gomez. Garcia crée ici des images d'une douceur à la fois cristalline et sensuelle, les personnages cadrés avec soin dans une nature enveloppante, mais non étouffante. La jungle se fait l'écran des splendeurs que Jenjira, guidée par Keng, explore sans les voir. Les scènes de nuit sont captivantes alors que les soldats baignent dans la lumière changeante de lampes en forme de canne à la tête de leur lit, figures de proue phosphorescentes qui semblent garder leur sommeil comme des déesses protectrices. Le montage de Lee Chatametikool maintient un rythme continu, sans long plan

érintant même si le public, par osmose, risque de somnoler à la vue de tous ces gens qui n'en finissent pas de dormir.

L'intérêt des films de Weerasethakul tient dans la parfaite originalité de ses scénarios. On ne sait jamais vers quoi il nous mène; d'une soirée à table avec des fantômes à un moine bouddhiste dans sa douche, d'une macédoine de légumes destinée à soigner les maladies de peau à un Chewbacca aux yeux de braise qui s'invite à table entre deux randonnées nocturnes dans la jungle. Le naturel et le surnaturel s'interpénètrent en un mouvement continu, vague de fond qui redessine la carte de l'expérience humaine. La topographie de la traversée cinématographique s'en trouve bouleversée, les canyons devenant montagne et les fleuves laissant place au désert. Dans **Matrix**, le virtuel et le réel représentent deux mondes séparés, le but étant de s'éveiller du premier pour combattre au sein du second l'esclavage dans lequel se trouve l'humanité, prisonnière d'un rêve collectif. Dans **Cemetery of Splendour**, c'est dans le monde virtuel que se déroule le combat tandis qu'on roupille dans le monde réel. Le peuple thaïlandais est-il l'acteur ou le prisonnier de ses rêves? C'est là toute la question.

★★★★

■ RAK TI KHON KAEN / LE CIMETIÈRE DES SPLENDEURS | **Origine:** Thaïlande-Grande-Bretagne-France-Allemagne-Malaisie – **Année:** 2015 – **Durée:** 2 h 02 (à vérifier) – **Réal. et Scén:** Apichatpong Weerasethakul – **Images:** Diego Garcia – **Mont.:** Lee Chatametikool – **Son:** Akritchalerm Kalayanamitr – **Dir. art.:** Pichan Muangduang – **Cost.:** Phim U-mari – **Int.:** Jenjira Pongpas Widner (Jenjira), Banlop Lomnoi (Itt), Jarinpattra Rueangram (Keng), Petcharat Chaiburi (l'infirmière Tet), Tawatthai Buawat (le médiateur), Sujitraporn Wongsrikeaw (la première déesse), Bhattaratorn Senkgraikul (la seconde déesse), Sakda Kawebuadee (Teng), Pongsadhorn Lertsukon (le directeur de bibliothèque), Sasipim Piwansanee (la représentante de crèmes de beauté), Apinya Unphanlam (la femme qui chante), Richard Abramson (Richard), Kammanit Sansuklerd (le spécialiste des parasites), Boonyarak Bodlakorn (Dr. Prasan), Wacharee Nagvichien (l'épouse du soldat) – **Prod.:** Apichatpong Weerasethakul, Keith Griffiths, Charles de Meaux, Michael Weber, Hans W. Geissendörfer – **Dist.:** EyeSteelFilm.